

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 10

Artikel: Pierrotton et lo Philistin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188653>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

un petit enfant qui ne cesse de crier à percer le tympan. Si seulement la musique était variée, mais elle persiste d'une façon désespérante sur un rythme aigu et monotone, à rendre furieux les caractères les mieux faits, les plus charitables.

Mais peu à peu, et dans quelque position qu'on se trouve, on finit par prendre son mal en patience. Le trajet est long du Pont au Sentier, et il fallait bien causer pour tuer le temps, puisque les convenances nous interdisaient le cigare. Notre voisine, d'un extérieur fort agréable, ne tarda pas à se faire remarquer par le bon ton de sa conversation et de ses manières. Mais elle nous paraissait si fatiguée, l'angoisse du voyage contractait si visiblement ses traits, le sang affluait si violemment à sa joue, qu'il nous tardait de savoir d'où elle venait et où elle allait, poussés, non point par une vaine curiosité, mais par la sympathie qu'elle nous inspirait.

Eh bien, cette dame, domiciliée à La Vallée, avait reçu subitement, la semaine précédente, la triste nouvelle de la mort de sa sœur, mariée en Ecosse, laissant un nouveau-né et un père au désespoir. « Que va devenir ce pauvre enfant dans des mains étrangères ! s'écria-t-elle... Non, j'irai le chercher, je remplacerai ma sœur, je serai sa mère ! » Et n'écoulant que son cœur, elle partit pour l'Ecosse, prit l'orphelin, âgé de quelques jours seulement, et se remit en route pour la Suisse, voyageant nuit et jour avec ce bébé sur les bras, transportant ses nombreux effets à chaque changement de train, courant à la fontaine pour laver ses petits ustensiles, au buffet pour renouveler sa provision d'eau chaude, et remontant à la hâte en wagon pour délayer le lait condensé nécessaire à l'allaitement artificiel de l'enfant.

Voilà dans quelles conditions se trouvait cette femme, depuis huit jours en voyage, n'ayant pas dormi, pas eu le temps de prendre calmement un repas, pas le temps même de soigner un peu sa toilette, ce dont elle cherchait à s'excuser d'une manière charmante, tout en dorlotant son chéri et en fredonnant un petit air qui contrastait singulièrement avec l'expression de ses traits battus par la fatigue.

Notre mauvaise humeur fut bientôt mise de côté à la vue de tant de courage, de pieux dévouement, de tendre sollicitude. C'est alors que, profondément touchés, nous cherchâmes à racheter par mille prévenances l'impression fâcheuse que pouvait avoir laissé notre indifférence de tout à l'heure chez celle pour laquelle nous n'avions plus que de l'admiration.

Au Sentier, nous descendîmes de voiture en nous inclinant respectueusement.

Cela dit, nous ne saurions passer aux quelques épisodes amusants qui doivent terminer le récit de notre course. Nos lecteurs voudront bien nous accorder encore un dernier article dans le prochain numéro.

L. M.

Le cigare dans la diplomatie.

Il vient de paraître à Paris, sous le titre : *Journal d'un officier d'ordonnance*, divers souvenirs de la

guerre de 1870-71. Un des plus attachants a trait à l'entrevue du 24 janvier 1871, entre Bismarck et Jules Favre, entrevue à laquelle l'auteur de l'ouvrage que nous citons, le comte Irisson d'Hérisson, assistait en qualité de secrétaire de Jules Favre. Cette appréciation du cigare par le célèbre diplomate allemand, est un petit modèle d'originalité.

« Au moment où commençait l'entretien, le chancelier prit la soucoupe aux cigares, et, la tendant à J. Favre.

— Fumez-vous ? demanda-t-il.

Jules Favre s'inclina, déclarant qu'il ne fumait jamais.

— Vous avez tort, dit bonnement Bismarck ; lorsqu'on aborde un entretien qui peut amener des discussions un peu vives, il vaut mieux fumer en causant. Quand on fume, voyez-vous, continua-t-il en allumant le havanne, ce cigare que l'on tient, que l'on manie, que l'on ne veut pas laisser tomber, paralyse un peu les mouvements physiques. Sans nous priver de nos facultés cérébrales, il nous assoupit légèrement. Cette fumée bleue qui monte en spirales et qu'on suit malgré soi des yeux, vous charme, vous rend plus conciliant. On est heureux, la vue est occupée, la main est retenue, l'odorat est satisfait. On est disposé à se faire des concessions mutuelles. Et notre besogne, à nous autres diplomates, est faite de concessions réciproques. Vous avez, vous qui ne fumez pas, sur moi qui fume, un avantage : vous êtes plus éveillé ; et un désavantage : vous êtes plus enclin à vous emporter, à céder au premier mouvement, poursuivit-il avec un soupçon d'intention railleuse. Du reste, je suis sûr que le capitaine doit fumer.

Et il poussa la soucoupe devant moi. Un bon cigare m'a toujours tenté, mais je crus néanmoins devoir refuser, me sentant hiérarchiquement trop inférieur à ces deux hommes pour que je me permisse de le prendre avec eux sur le pied d'égalité de personnes qui fument ensemble.

La discussion prit un instant une allure irritante. Le chancelier commençait à perdre patience, et, déposant même son cigare sur le cendrier, il gesticulait en élevant la voix.

Je me permis alors une chose assez hardie, mais qui, vis-à-vis d'un homme de distinction et surtout de l'éducation du comte de Bismarck, pouvait réussir, et réussit en effet.

Je pris la soucoupe aux cigares ; moitié souriant, moitié incliné, dans l'attitude du respect et de la supplication, je la lui tendis.

Il resta quelques secondes sans comprendre, puis la flamme de ses yeux s'éteignit tout à coup.

— Vous avez raison, capitaine, me dit-il, il est inutile de se fâcher. Cela ne mène à rien... au contraire !

Et la conversation reprit son diapason habituel, modéré. »

Pierrotton et lo Philistin.

Pierrotton est on malin coo, que lè sâ totès et iena per dessus ; mâl'a tant brassà et miquemaquâ d'afférés, l'a tant brocantà et maquignenà, que l'a fé lo betecu, et que lo pourro gaillà a été tenu à tot fin

pè lè Philistins que lài ont tot barrà et tot veindu

Làï avàï surtot on certain agent d'affères que lài a fé vairè lè z'étàilès et qu'a fini pè lo tot dépelhi après lài avàï einvoyi dàï mandats dè quiet tapessi onna tsambra et on cabinet. Enfin quiet ! cé gratta-papàï avàï età on bocon crouïo po Pierrotton, et stuce à quoui lo guignon avàï laissi la malice et la diètà, ruminà onna farça po eimbetà lo philistin.

N'avàï pemin dè bête à l'étrablio, vu que tot avàï età barrà et misà ; ma tot paràï Pierrotton fe publiyi que l'avàï onna vatse à veindrè, onna balla dzaille que baillèrài à bon compto ào compteint.

Quand l'agent d'affères appreind çosse, chàotè à tsévau et tracè tsi Pierrotton po fèrè onna saisie, kà lo pourro bougro dévessàï mé que ne possédàvè, et n'avàï pas onco pu tot payi. Lo philistin, conteint dè lài poàï onco accrotsi oquiè, eintrè tot drài à l'étrablio ein tegneint on mandat à la man, et quand l'a àovai la porta, que vâi-te?... Onna seille dè campouta à botson decoutè la retse, et su lo fond dè clia seille onna petite vatse ein bou attatchà à n'on lin, et decoutè la vatse onna campanna grossa coumeint on capuchon dè pétàiru. Quand lo gratta-papàï vâi cé bibi que Pierrotton avàï atsetà po 5 centimes su on banc dè faire, et que l'òut recaffà lo gaillà que sè tegnâi lo veintro pè la grandze ein guegneint pè lo boreinellio, ye reinfatè lo mandat dein sa catsetta, remontè à tsévau sein pi reccliourè la porta et refot lo camp ein maudesseint clia rouïa dè Pierrotton.

Comment l'on va de Lausanne à Vevey à pied, sans se fatiguer.

C'était une radieuse après-midi de février ; le ciel n'avait jamais été plus bleu ; dans les prés déjà verts, les primevères et les perce-neiges commençaient à fleurir. Deux amis suivaient gaiement la route de Lausanne à Vevey. L'un, récemment marié, marchait d'un pas déterminé ; l'autre, vieux garçon endurci, avec un fort penchant à l'embonpoint, s'extasiait à chaque pas sur les beautés de la nature, — un prétexte pour s'arrêter toutes les cinq minutes. — Le premier, connaissant la profondeur des sentiments poétiques de son compagnon, ne fut pas la dupe de son enthousiasme. Il lui dit soudain : « Pauvre vieux, jamais tu n'arriveras à Vevey. » — « C'est ce qu'on verra », dit l'autre, en essuyant sournoisement la transpiration qui perlait sur son front.

Il faut vous dire ici que nos promeneurs méditaient depuis cinq ans de se rendre à pied de Lausanne à Vevey. Mille raisons, toutes plus futiles les unes que les autres, les en avaient empêchés jusque-là. En réalité, le vieux garçon, qui commençait à *souffler épais*, renvoyait toujours. Ce jour-là, il avait pourtant dû s'exécuter. Ne l'avait-on pas traité de vieux ramolli ? Son amour-propre en avait été piqué, il s'était donc mis en route. Arrivés au port de Pully, ils se trouvèrent en face d'un écriteau bleu de ciel portant ces mots : *Café de l'Ancre*. « Tiens, dit le vieux garçon, un café ici ; c'est tout nouveau. Allons y prendre un verre sur le pouce, seulement pour voir ce que c'est. »

Quand nos voyageurs virent la blanche maison-

nette au bord du lac, quand surtout ils eurent tâté du petit vin blanc, ce petit vin *qui redemande*, ils oublièrent tout. On était si bien dans cette salle propre, en face des montagnes étincelantes, et le lac était si bleu !

Après le premier litre, on découvrit un jeu de quilles. « Faisons une partie », dit le gros, déjà épris de l'endroit. — Et le vin du cru coulait toujours. Aussi les joueurs ne remarquèrent-ils pas que le soleil rasait le Jura, que les montagnes, rougissantes, s'éteignaient peu à peu ; ils n'entendirent pas même un merle, qui, perché sur un arbre voisin, émiettait ses trilles amoureuses.....

« Cinq heures et demie ! s'écria le vieux garçon, en tirant sa montre, pourquoi ne m'as-tu pas averti ; notre course est manquée. » Au fond, il était ravi de la tournure que prenaient les choses.

— « Que va dire ma femme ! gémit le jeune marié, je vais encore arriver trop tard pour le souper ! Mais c'est ta faute, c'est toi qui m'as fait venir ici. »

— Messieurs, fit l'hôte, le bateau va passer dans cinq minutes ; en prenant la ficelle, vous arriverez à Lausanne à six heures.

Le son d'une cloche se fit entendre : La *Mouette* arriva bientôt au débarcadère et emporta nos retardataires, charmés de ne pas *rentrer à pattes*. Sur le pont du bateau, ils faisaient des efforts mutuels pour se persuader l'un à l'autre qu'ils revenaient de Vevey ; à Ouchy, ils n'en doutaient plus !

— « Cette course à pied est une véritable plaisanterie ; c'est à peine si je sens mes jambes ! »

— « Quel superbe coucher de soleil sur la Dent du Midi ! »

Malheureusement, un ami, qui passa le lendemain, au café de l'Ancre, apprit l'histoire et s'empressa d'en faire part à ses voisins. Aujourd'hui, les deux héros se rengorgent en racontant, à qui veut les entendre, leur prouesse pedestre. Vous pensez s'il faut se tenir pour garder son sérieux. X.

Le recueil de Zofingue.

La 7^{me} édition du recueil de Zofingue vient de sortir de presse. Ce recueil, qui a tant contribué au développement du chant dans notre canton, et dont la 6^{me} édition était épuisée depuis longtemps, était vivement désiré, car la plupart des morceaux qu'il renferme, quoique étant très connus, sont de ceux qu'on chante toujours avec le même plaisir, le même enthousiasme, et qui doivent se trouver dans le répertoire de toutes nos sociétés de chant. *Le serment des Trois Suisses ; le Rhin suisse ; Il est amis une terre sacrée ; Prends les plus belles mélodies ; A toi nos chants, séjour de nos vieux pères ; l'Helvétienne*, et tant d'autres, sont des morceaux que nul chanteur ne doit ignorer et qu'aucune société ne devrait laisser de côté. Une trentaine de morceaux nouveaux et bien choisis ont en quelque sorte rajeuni le recueil de Zofingue. Ajoutons que la correction des épreuves a été l'objet des plus grands soins et que l'impression typographique en est magnifique. Aussi nous ne doutons pas que ce recueil ne soit bien accueilli par nos sociétés populaires, et ne contribue encore à développer le goût de la bonne musique tout en inculquant à notre jeunesse les sentiments patriotiques et élevés que nos auteurs nationaux ont si bien exprimés dans les morceaux qu'il renferme.

Le prix de l'exemplaire broché est de 2 fr. 25 ; car-